

Lina Arconada

Je suis née en 1926. J'ai eu une enfance assez paisible jusqu'à ce qu'il y ai la guerre. Mes plus beaux souvenirs de cette époque ce sont les meetings où m'emmenait ma mère écouter Durruti et ses compagnons. Ma mère était très politisée, syndiquée à la CNT. Elle était ouvrière dans le textile. C'était des temps nouveaux. J'avais six ou sept ans, en 1932-1933. Il faut préciser que malgré la République les gens de gauche étaient poursuivis en Espagne à cette époque, surtout les anarchistes et les communistes. Ma mère a été condamnée à mort deux fois. Mon père était dans le commerce et était moins orienté, mais il laissait à ma mère toute la liberté qu'elle voulait. A partir de 1939 ça devient très difficile, traumatisant même, surtout quand nous sommes arrivés en France. Nous sommes partis en pleine "Retirada" de Barcelone où nous vivions et nous avons passé la frontière à Cerbère, puis nous avons été mises dans un train ma mère, ma jeune soeur et moi sans savoir où nous allions. Mon père, comme tous les hommes, fut envoyé ailleurs, dans un camp de concentration. Ils nous ont emmené dans un petit village de la Corrèze qui s'appelle Marcillac de la Croizille. Je dois dire que, là-bas, les autorités nous ont très bien accueillies car le maire était socialiste. Ils nous ont facilité les choses mais mon traumatisme personnel, dans ma mémoire, vient du fait qu'en arrivant en France ma mère était enceinte de huit mois et ma petite soeur avait cinq ans. Dès le lendemain le maire qui était aussi médecin a été alerté par l'état de fatigue et de délabrement de maman et l'a tout de suite envoyée à la maternité de Tulle. Une famille du village s'est occupée de ma soeur, Alors je suis restée seule sans connaître personne ni savoir où aller. Les autres réfugiés venaient du fin fond de l'Andalousie et m'étaient étrangers. J'étais seule, complètement seule, car les autres exilés étaient en famille. Nous étions tous exténués, je me souviens que nos vêtements étaient des aillons, et cette situation m'a désespéré. Moi une jeune adolescente qui avait si peur de la mort je m'en allais pleurer seule au cimetière du village. Je suis restée comme ça pendant trois jours, cachée, jusqu'à ce qu'une villageoise, qui allait sur une tombe, m'a aperçu et s'est occupée de moi. J'ai dû alors apprendre à être mère et père de famille à la fois et me réveiller pour survivre. Le maire nous avait mis un interprète pour notre refuge et faciliter l'adaptation et la communication. Au bout de trois mois je pouvais déjà l'assister. J'ai appris très rapidement le français, j'aimais ça mais je parlais également le catalan et ça m'a beaucoup aidé. Le plus dût est arrivé ensuite, bien plus tard, en 1942 quand nous sommes arrivés à Paris car il y avait les allemands, les nazis, et nous n'avions pas le droit, les étrangers, de venir dans le département de la Seine. Ça ne rigolait pas. Quand j'ai demandé ma sortie de Bourges, où nous avions finalement atterri, je suis allé au commissariat pour demander notre sortie du Département du Cher et le commissaire m'a facilité les papiers sans complications. Mais quand nous sommes arrivés à la préfecture de Police de Paris ça a été autre chose, terrible, à tel point qu'aujourd'hui, chaque fois que je vais renouveler ma carte d'identité, car j'ai gardé ma nationalité, je dois être accompagnée tellement je suis terrorisée. Quelqu'un m'avait conseillé

d'aller au Consulat d'Espagne réclamer ma carte de séjour qui pourtant dépendait du Nouveau gouvernement du dictateur Franco. Je me suis armée de courage et j'y suis allé. J'ai expliqué ma situation, que ma mère en tant que personnalité syndicale ne pouvait pas rentrer en Espagne, car elle était toujours recherchée. Au consulat ils ont quand même été chics car ils m'ont fait une lettre pour que j'aille à la préfecture de police la remettre au commissaire Dide. Je me souviens encore du nom. C'était, pardonnez l'expression, un salopard. Peut-être en avez-vous entendu parler. Au commissariat ils m'ont donné un permis de résidence de vingt-quatre heures, renouvelable. Toutes les vingt-quatre heures je devais aller renouveler le permis. Je suis tombée malade et une voisine, m'a emmenée par hasard chez un médecin qui, nous ne le savions pas, était résistant. Il m'a beaucoup aidé car il m'a fait des certificats médicaux tous les jours pour préserver la sécurité de ma mère et de ma famille, car au commissariat ils exigeaient de la voir en personne ainsi que ma soeur de sept ans et mon jeune frère, né en France à l'arrivée, qui déjà avait trois ans. Cela a duré deux ou trois mois. Il fallait y retourner tous les jours, et ensuite les permis furent à renouveler seulement tous les trimestres pendant un an. Et ensuite ça a été une fois par an et ainsi de suite jusqu'à la Libération. Mais ça a été très éprouvant, traumatisant avec ce gouvernement de la Collaboration. Mon père avait été mobilisé au dernier moment par la République Espagnole car il avait déjà un certain âge. Dans la "Retirada" il a été interné au camp de concentration français d'Argelès. Quand la guerre est arrivée en France ils les ont sorti du camp pour les envoyer travailler en substitution des français qui étaient partis se battre face aux allemands. Il a été envoyé aux aciéries de Imphy et il nous a réclamé. Nous vivions tous les cinq dans un petit deux-pièces rudimentaire. Puis il a dû partir en Bretagne se cacher et travailler dans une ferme. Il nous envoyait, quand il pouvait, un peu d'argent pour survivre. Et quand il ne pouvait pas il fallait bien que nous nous arrangions. Dans le département de la Nièvre il n'y avait pas de travail. Nous habitons tout près d'une forêt et la nuit nous allions en cachette poser des collets pour attraper des lapins. On n'avait pas le droit de braconner mais ça nous a nourri. Les allemands avaient interdit la chasse, alors on se levait en pleine nuit à trois heures et on y retournait à cinq heures. J'avais quinze ou seize ans. J'ai pu travailler seulement à partir du moment où je suis arrivée à Paris en 1942. J'ai fait des ménages, j'ai gardé des enfants. Puis on m'avait dit que les allemands donnaient du travail alors je suis allée voir et j'ai travaillé aux cuisines. J'épluchais des pommes de terres, je faisais tout et n'importe quoi pour survivre. Presqu'à la fin de la guerre j'ai pu rentrer comme serveuse au restaurant Le Marignan à Paris. C'était le plus beau restaurant de l'époque où l'état major allemand venait déjeuner. Tout près des Champs Elysées. C'était leur QG. Les temps étaient durs. J'ai rencontré mon mari Salvador au théâtre, je jouais à cette époque des pièces en espagnol, en catalan avec une troupe de réfugiés, d'exilés. Voilà une photo de cette époque. J'avais dix-sept ans. Plus tard j'ai même fait des récitals de poésie à La Sorbonne. Je voulais être actrice. Je prenais des cours dans l'école du grand acteur Charles Dullin. Il était mon professeur. Quand j'y suis allée la première

fois il m'a demandé d'où j'étais car j'avais des accents d'un peu partout, de la Nièvre, du Cher, de Paris surtout, mais aussi catalan et espagnol. Je ne suis rentré en Espagne qu'en 1983, j'y ai retrouvé une cousine. Maintenant ils doivent probablement être tous morts. Peut-être ai-je encore de la famille près de Valencia (d'où était ma mère) ou de Valladolid (d'où était originaire mon père). Je n'en sais rien. Le temps. L'histoire séparent les êtres chers.